

Judi,
le 27 Mai 1937
Prix: 0,15



CNT-FAI-AIT

Grabador Esteve, 4 - VALENCIA

Porte-parole de la Confédération
Nationale de Travail et de la
Fédération Anarchiste Ibérique

N.º21

Le gant est jeté

On ne gouverne pas contre les syndicats. Au besoin on peut gouverner sans eux et, par cet artifice, donner le change, mais sans en imposer, pour cela, à la réalité et aux faits.

C'est avec un vif plaisir que nous avons entendu notre président du conseil déclarer qu'il était prêt à mener la guerre jusqu'au bout. La répression totale de l'insurrection est une nécessité que nous n'avons jamais cessé de mettre en évidence. Dès les premières rumeurs de médiation, nous avons réagi avec l'énergie qui nous est coutumière et nous avons remis les hésitants et les pleutres à leur place.

La passion que nous avons mise à défendre l'indépendance du territoire espagnol ne s'est pas affaiblie un seul instant. Conscients de la responsabilité que nous contractions devant l'Histoire, nous n'avons pas hésité à faire à la cause antifasciste les concessions qu'elle exigeait de nous. Afin de ne pas affaiblir l'unité, nous nous sommes efforcés d'éliminer certaines divergences et de surmonter des répugnances que justifiait un long passé de luttes et de persécutions de toutes sortes.

Si souvent nous avons parlé haut et sans détours, c'est que nous croyions que notre action prépondérante au cours de la guerre nous y autorisait et que l'importance des syndicats quant à l'organisation de la guerre et à la reconstruction de l'économie avait reçu une démonstration trop éclatante pour que nous nous confinions dans une attitude passive dont l'effet eût été d'entamer le moral de nos milices et de nos brigades.

Celles-ci luttent avec ardeur parce qu'elles défendent à la fois la dignité nationale et la dignité de l'individu au sein de la société espagnole. Leur sentiment patriotique est étroitement lié à leur conscience de classe. Porter atteinte à celle-ci, c'est non seulement faire oeuvre contre-révolutionnaire, mais c'est aussi semer les germes d'une dangereuse décomposition sur la ligne de feu.

On est bien aimable de nous avertir que le peuple espagnol choisira lui-même le régime qui lui semble le plus favorable. Mais le syndicalisme possède une tradition trop ancienne déjà et trop glorieuse pour qu'il ne soit pas hasardeux de prétendre que,

sur ce point, le choix d'une grande partie de la population ne se soit effectué.

Il y a des années déjà que les syndicats jouent un rôle décisif dans l'évolution sociale de notre pays. Ils sont les creusets de la renaissance espagnole, ils ont été, en tout temps, des écoles de courage, de solidarité et d'humanisme. La masse syndicale espagnole n'est pas une masse anonyme, elle n'est même pas une masse au sens politique du mot. La valeur intrinsèque des individus y joue un rôle prépondérant et le contact permanent des individus que la composition assure une connaissance mutuelle ne laissant que peu de place à l'imposture et à la démagogie.

Ils constituent ce que l'Espagne possède de plus solide et de plus homogène, de plus propre aux réactions rapides et intelligentes.

La preuve nous en est fournie par le fait qu'ils parvinrent à assurer l'ordre public et la production au moment où le gouvernement se trouvait complètement désemparé. Il est humain, logique et naturel qu'ils n'entendent pas reculer après

l'effort gigantesque qu'ils ont réalisé. Ils savent que l'Espagne dans la guerre, ne saurait se passer d'eux et ce leur est un devoir sacré que de défendre les conquêtes de la Revolution et de l'ordre nouveau. Accuser la Confédération de sectarisme, d'aveuglement, c'est la méconnaître. Raconter à son sujet des histoires de croquemitaine pour effrayer les bourgeois, c'est desservir la cause commune, et de telles manoeuvres ne sauraient être inspirées par de véritables Espagnols. Faire de nous un épouvantail, nous présenter comme un objet de réprobation revient à compromettre la cause de l'antifascisme au profit d'intérêts spéciaux. Ceux qui agissent ainsi ne le font que pour essayer de nous neutraliser, de prendre notre place afin de sauvegarder des intérêts et des appétits qui ne sont pas ceux de la Nation espagnole. Nous avons trop de raisons d'avoir confiance en nous-mêmes et dans les destinées de notre pays pour ne pas être convaincus que cette haute stratégie politique ne fasse long feu. Ni par la force ni par la persuasion l'Espagne n'est à conquérir.

On ne nous fera pas baisser la tête, mais on ne parviendra, pas davantage à nous faire commettre des sottises. Nous savons ce que nous voulons, nous savons où nous allons et nous savons parfaitement que, en dépit des chancelleries et du fascisme sous toutes ses formes gouverner sans nous, c'est gouverner contre nous au détriment de la victoire.

Et ceux qui déploient des trésors de subtilité à vouloir nous séparer de l'U. G. T. perdent un temps bien précieux.

Au contraire, les attaques dont nous sommes l'objet ne font que resserrer les liens qui nous unissent et nous saurons profiter de l'expérience acquise pour réaliser au sein de nos organisations les réformes propres à les rendre plus cohérentes et plus sérieuses encore.

Madrid, toujours Madrid!

Désormais, Madrid n'est plus qu'une pépinière de héros. Madrid, Madrid la cité irréductible, pullule de héros anonymes et allègres. Chaque jour, les obus fascistes pleuvent sur la ville. Mais la vie continue, comme si de rien n'était, opposant l'ironie de sa continuité à l'aboiement féroce des canons. Les tramways continuent de circuler, les cafés, les théâtres et les music-halls accueillent un public insouciant du lendemain en apparence, mais certains, désormais de la victoire. Les canons, aboient, l'Espagne continue! Les journaux sont offerts au public avec la même insistance qu'auparavant. Ils sont censurés, il est vrai; mais l'artillerie ennemie n'y est pour rien. Les rues sont parcourues par un nombreux public et la peur n'est pas parvenue à chasser les enfants des jardins et des squares. Pas un jour ne passe sans que tombent quelques victimes innocentes sur la chaussée de la «Gran Vía». Mais la peuple de Madrid ne se laisse pas impressionner. L'existence suit son cours comme si de rien n'était. Un camarade, que sa mission oblige à stationner en face de la centrale du téléphone, a acquis la réputation d'un héros populaire. Chaque jour, des obus éclatent autour de lui, mais il n'en persiste pas moins à accomplir son devoir.

Ceux qui ont persisté à vivre dans notre capitale ont acquis une trempe extraordinaire, Madrid, que caractérisait l'insouciance, est devenu la ville la plus héroïque du monde.

La population ne compte plus que des héros. Le petit gars qui vend des journaux, la marchande de frivolités qui exerce son commerce en pleine rue, la femme qui court faire des achats, des

héros, des héros simples et profondément touchants. Des enfants s'amuse sur la voie publique, des amoureux flirtent aux coins des rues. Les vendeurs du marché. Les employés qui se rendent à leur travail. Les journalistes que vont aux informations. Bref, une fourmilière dont l'activité ininterrompue fait la nique à Franco, à Hitler et à Mussolini. Les obus pleuvent, la vie continue, parce que les madrilènes connaissent le prix de leur héroïsme. Madrid est un front de plus, et tout monde s'est rendu compte de l'importance de tenir cette tranchée, cette position contre laquelle l'ennemi est venu aveuglément, désespérément s'écraser. L'héroïsme de Madrid n'est pas un héroïsme de pacotille. C'est un héroïsme empreint de la plus grande sérénité. Chacun y participe spontanément comme on accomplit un devoir auquel on aurait été préparé dès l'enfance. La plupart de ceux qui sont restés ne l'ont pas fait par contrainte. Beaucoup étaient libres de s'en aller. Ils sont restés par fidélité à l'âme collective de la Cité et par esprit de solidarité avec la Nation dont la Cité est coeur.

Que des héros d'opérette se dédient à l'arrière, à la basse politique, à Madrid, il n'y a pas de place pour eux. Libre à ces phénomènes d'imaginer qu'on peut gagner une guerre en se dédiant à des intrigues. Mais nous croyons que la guerre se gagne d'une autre façon. La guerre se gagne au prix de la plus grande abnégation, en dépit de la politique et des politiciens, ces deux facteurs de notre ruine. Faisons le voeu que ces deux fléaux de la nature humaine ne parviennent pas à prolonger inutilement la tourmente. **ARIEL.**

Accélérer le rythme de la production, mettre fin au manque de contrôle, empêcher que certains égoïsmes alourdissent la marche de la vie espagnole sont autant de missions qui nous incombent et de la réalisation desquelles dépend le triomphe de notre armée populaire sur les hordes de l'insurrection.

Nous avons su donner l'exemple de la discipline militaire, nous saurons également imposer la discipline civique en harcelant les profiteurs et les parasites.

Franco sera vaincu grâce à notre puissance organique et à notre vitalité inaltérable. Quant à la République démocratique chère aux rêves impénitents des imperialistes déguisés en démocrates socialisants, socialistes ou communistes, nous en reparle-

rons au moment où l'Espagne sera appelée à se prononcer sur son proper sort. Puisque le gant est jeté, nous le relevons et nous ne nous effrayons même pas qu'on prétende nous lancer une fournée de prêtres dans les jambes.

Si certains politiciens se sont fait une habitude de manger du curé, de notre côté il y a longtemps que nous avons renoncé à des pratiques dignes d'un autre âge. Nous ne connaissons que de bons et de mauvais bergers, et nous ne croyons pas que l'habit fasse le moine. Les symboles et les emblèmes ne nous ont jamais troublé l'esprit. Et si l'Eglise catholique, apostolique et romaine a passé en Espagne, du côté de Franco il faudrait une certaine audace pour prétendre que c'est notre faute.

L'indomptable

La politique internationale

LACHAGE

La politique internationale n'a de complexe que la littérature qui en traite, et les mobiles des hommes d'état se réduisent à bien peu de chose et tout semblerait bien simple si on n'enveloppait tout de phrases sibyllines, d'arguments sentimentaux et de formules cabalistiques.

Mais les mandarins de la mémocratie, jaloux des privilèges que leur vaut leur capacité à enmagasiner des connaissances inutiles se gardent bien de contribuer à éclaircir les faits auxquels il se peut que l'universalité de leurs connaissances les empêche de rien comprendre eux-mêmes.

L'affaiblissement de l'axe Rome-Berlin, par la glissée soudaine de l'Allemagne vers l'Angleterre n'étonnera que les esprits démunis de ce pur réalisme sans lequel il est impossible de pénétrer les subtilités de cette diplomatie dont Beaumarchais a fait dire à Figaro que son seul secret est de ne pas en avoir.

Les relations de peuple à peuple n'ont jamais cessé d'être soumises à l'intérêt et à la force et nous nous étonnons que, au lieu du covenant, on n'ait pas imaginé une espèce de dynamomètre dont les indications eussent permis de départager les litigants beaucoup mieux que le plus savant aréopage de juristes, dont la plus grande préoccupation est, d'ailleurs, de savoir d'où vient le vent.

Menacée de ruine par la politique d'autarchie et d'armement, la féodalité allemande, déçue, en outre par l'inefficacité du matériel Krupp mise en évidence en Espagne passe outre au messianisme de Hitler et va proposer à Londres un accord susceptible de la sauver. Les Anglais ne sont pas de mauvais garçons, et auront bien soin d'aligner les chiffres afin d'établir le profit qui résulterait pour eux d'une entente avec le troisième Reich. Le premier, et non le moins important est de jouer un bon tour à Benito qui trouble leurs veilles et leurs digestions depuis trop longtemps et qui semble résister à comprendre ce que le dernier Papou sait déjà, à savoir que l'Espagne est inexpugnable et que nous serons assez fins pour ne pas laisser prendre Bilbao après avoir mis un heroïsme exceptionnel à défendre Madrid. Nous avons eu du mal à faire admettre que, en prenant Malaga, les coalisés n'avaient pas avancé d'un pas et que la réaction morale que leur victoire avait provoquée chez nous compensait largement la perte d'une position plus ou moins stratégique. Les événements viendront bientôt nous donner raison.

Si Franco s'est imaginé que l'appui de l'étranger subsisterait après les preuves d'impuissance qu'il a fournies, il a été bien naïf. Le chef de la Rébellion se trouvera bientôt seul avec les restes de son armée et il aura bien du mal à échapper à la vindicte de ses propres partisans.

Lui aussi a dû croire à une certaine solidarité d'origine sentimentale et idéologique. Il s'est probablement imaginé que les proclamations de foi partaient directement du cœur et que, à son égard les intentions étaient sincères. Il ne s'est peut-être rien imaginé du tout, hypnotisé simplement par le magnétisme de la démagogie fasciste. Il s'est conduit comme un petit garçon vicieux et arriéré capable de tout casser et de tuer père et mère pour obtenir le hochet qu'il s'était promis quand, sur les bancs de l'école il parcourait, en cachette, les livres de chevalerie condamnés par Cervantes. Et nous ferions même mieux de dire qu'il s'est conduit comme une petite fille, une gretchen victime du sex-appeal fatidique auquel on n'échappe, paraît-il que si l'on a la forte complexion de Schacht, de Lüdendorff, du docteur Eckener ou du général von Blomberg.

Faisons le vœu que l'avenir nous préserve de voir éclore de sinistres imbéciles de la trempe de Franco et des réactionnaires espagnols et qu'on saura former désormais les jeunes esprits de sorte à les immuniser contre toute tentative de vendre leur patrie même pas pour un plat de lentilles mais pour un mirage habilement présenté par des gens qui savent de quoi les relations internationales sont faites.

HUMANISATION!

Qui parviendra à humaniser le fameux sous-comité de non-intervention pris soudain de pitié pour les ruines de Malaga, de Madrid et de Guernica?

Il n'entre pas dans nos précédés de polémique de faire parler les morts, mais l'intervention à retardement du sous-comité de non-intervention serait l'occasion d'une prosopée lourde d'ironie vengeresse et d'invectives cinglantes.


Les représentants de la ploutocratie internationale faisant partie de l'aréopage de Londres ont assisté avec une sinistre indifférence aux exactions inqualifiables du bellicisme de nos adversaires. Et maintenant que le mal est fait, ils nous viennent parler d'humanisation sans établir de différence entre nous et les factieux. Les deux parties seront invitées... etc. Les scrupules dont nous avons témoigné, le stoïcisme que nous avons opposé à la guerre totale, en nous refusant de répondre par des procédés analogues à ceux dont nous étions victimes, l'indéniable bonté avec laquelle nous avons traité nos prisonniers, le soin que nous avons eu de ne pour suivre que des objectifs purement militaires, rien n'est pris en considération. Il s'agit de ménager certaines susceptibilités en tournant le dos à l'évidence et en nous faisant partager le discrédit qui pèse sur les rebelles. La manoeuvre prouve combien est grande, malgré tout, la solidarité des capitalistes du monde entier. Nous peindre sous les mêmes traits que les réactionnaires, c'est les réhabiliter en partie.

C'est un moyen cynique de justifier l'injustifiable. Nous, nous n'avons jamais oublié qu'en territoire soumis à la «Junta de Salamanca», il y avait des frères à nous, des ouvriers, des Espagnols, des gens dont le cœur saignait du crime commis contre la raison et la souveraineté nationale.

Il n'y avait qu'un moyen d'humaniser la guerre et c'était de rendre la non-intervention effective. Les hordes de Franco n'auraient pas résisté un mois. Mais la solution était trop simple, trop humaine, trop généreuse. La politique de grippe-sous ne pouvait s'en accommoder. Ce n'est pas la guerre qu'il faut humaniser, mais la politique et la diplomatie.

Autant espérer attendrir Harpagon ou Shylock.

La révolution sociale



La reconstruction économique

On pourrait très bien donner le nom de romantisme économique au libéralisme en tant que système dont l'essence est de n'admettre ni limites ni limitations, système issu des possibilités immenses qui s'ouvrissent à l'humanité dans l'ordre matériel.

L'équipement industriel du monde se réalisa au hasard sans qu'il fût tenu compte des interférences qui résulteraient, un jour, du libre emploi des capitaux et de la libre création d'industries concurrentes.

On se plut à voir dans la concurrence un facteur d'amélioration de la production au bénéfice du consommateur, mais il s'est produit que les réductions de prix finirent par être réalisées surtout à la base, c'est-à-dire au détriment du producteur et par le perfectionnement de la technique et l'élimination de plus en plus massive de la main-d'oeuvre. Là où l'émulation finit par donner des résultats surprenants, ce fut surtout dans la présentation des produits auprès du public, dans les procédés publicitaires, etc.

Où la concurrence continue de jouer un rôle important, ce n'est pas dans la fabrication des produits de grande consommation mais dans celle de tout ce qui est soumis à l'étude des spécialistes et des techniciens, comme les moteurs et les machines en général, quoique rien ne soit absolu dans ce domaine non plus.

L'effet réel de la concurrence effrénée a été de réduire la capacité d'achat des masses tout en intensifiant la rationalisation de l'industrie.

Sans mots savants, on peut résumer la situation en disant que la rémunération du capital est devenue de plus en plus tributaire du rythme accéléré de la pro-

duction, mais que le système de rémunération de la main-d'oeuvre n'a pas permis que la consommation adapte son rythme à celui de la production, d'où déséquilibre et la crise qui paralyse actuellement les échanges mondiaux.

Cependant, ce ne sont pas là les seules causes de cette paralysie; il en est de secondaires. Le rôle des intermédiaires, notamment les grossistes et les détaillants, a fortement contribué à une hausse excessive des produits. Obéissant à la loi du moindre effort, et soumis à un système fiscal déprimant, ils s'ingénierent à réaliser des bénéfices beaucoup trop élevés si l'on tient compte de l'afflux des produits.

Le seul palliatif qu'on ait trouvé aux excès du libéralisme est l'action syndicale en faveur des augmentations de salaire. Mais ce système de revendications comporte l'inconvénient d'engendrer de nouvelles hausses du coût de la vie, de sorte que les avantages conquis dans des conditions souvent dramatiques, se trouvent rapidement annulés.

Le résultat est que le standard de vie des masses, après s'être amélioré, finit par subir une régression au point que la misère la plus hideuse apparaît, un jour, au sein des collectivités ayant tout pour vivre à leur aise. L'antagonisme entre le travail et le capital s'accroît à un rythme inquiétant.

Habilement exploité, cet antagonisme favorise l'apparition de dictatures réactionnaires s'appuyant sur les déçus du réformisme socialisant et sur les classes moyennes, en grande partie victimes de leur égoïsme et de leur individualisme qui les empêche de se fédérer pour lutter contre les

abus des trusts et des monopoles.

Or, il est prouvé que la politique des états appelés injustement totalitaires (ils ne sont qu'autoritaires) a suivi une voie diamétralement opposée aux intérêts des classes moyennes et du prolétariat, et uniquement favorable aux intérêts des prêteurs d'argent, des grandes entreprises et des trusts. Le fascisme, en dépit de certaines apparences, est un système de type purement féodal.

Tant en Italie qu'en Allemagne, se sont les classes moyennes qui ont fait les frais de la réorganisation économique tout autant que le prolétariat.

La prolétarisation des classes intermédiaires est le dernier atout de la ploutocratie.

La tactique peut paraître séduisante aux yeux de certains primaires, mais en réalité elle fait le lit d'une révolution que personne ne saurait plus empêcher et qui éclatera un jour ou l'autre. Le jour où le petit-bourgeois sentira qu'il n'a plus rien à perdre, il perdra le préjugé de sa solidarité avec la haute-bourgeoisie et se retournera contre elle.

C'est ce qui s'est produit en Espagne, où la bourgeoisie n'avait jamais cessé d'être féodale malgré son individualisme. Ce qui prouve, en outre, que les formes nationales de l'économie sont soumises à des conditions spirituelles et mentales, car la conception féodale des rapports humains se retrouve chez deux nations de texture économique fort différente: l'Allemagne et l'Espagne.

Lorsqu'éclata la rébellion en Espagne, la situation du petit commerce et de l'artisanat n'était guère brillante.

Aussi, beaucoup de petits patrons acceptèrent de gaieté de coeur de rentrer dans les rangs du

MERCI!

Les agences nous informent que des ingénieurs allemands s'occupent de fortifier à la hâte le littoral espagnol, entre Algeciras et Punta Canero.

En proie à la monomanie de la guerre, le national-socialisme n'est plus maître de ses actes, ne rêve que plaies et bosses et de fourrer des redoutes et des canons partout où il met les pieds. Chaque invasion laisse derrière elle des traces particulières en accord avec le génie propre de l'envahisseur. Le génie actuel de l'Allemagne est tout entier préoccupé de la guerre et se manifeste par la découverte de moyens rapides et rationnels de destruction.

Or donc, lorsque nous les aurons boutés hors d'Espagne, les bons et blonds germains, au regard languide, nous laisseront des cités en ruines et des côtes fortifiées selon les données les plus récentes de la technique militaire. Nos cités, nous les reconstruirons les bras ne nous manquent pas et les vivres non plus. Quant aux fortifications, nous les conserverons bien précieusement, car si on nous a eu une fois, on ne nous aura pas une deuxième. A quelque chose malheur est bon. Nous vivons confiants sans nous douter que l'Espagne produirait un monstre du calibre de Franco capable d'ouvrir d'un cœur léger les fron-

tières de son pays aux cohortes étrangères. Mais le mal est fait et, la paix rétablie, nous resterons sur nos gardes. Pacifiques à l'extrême, nous ne ferons rien pour troubler la paix du monde, mais nous veillerons étroitement à ce qu'on ne menace plus la nôtre. C'est avec un vif sentiment de gratitude que nous pensons à ces spécialistes travaillant à armer notre littoral trop longtemps démunie de défense. La guerre passera, l'étranger rentrera chez lui penaud, la tête basse, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Mais nous comptons bien que les fortifications restent, ne serait-ce qu'à titre de modèles. Nous avons montré au monde étonné ce dont était capable le peuple espagnol privé de toute préparation et démunie d'armements.

Figurez-vous ce que ça sera lorsque nous aurons pour nous abriter et nous défendre des ouvrages et des canons "made in germany"!

Ah! ces partisans de l'autarchie, quels grands enfants ils font! Combien de temps leur faudra-t-il encore pour comprendre que les peuples et les races se complètent et qu'il n'y a de meilleure politique que celle des échanges, même des échanges de bons procédés.

Du classicisme, la Révolution française fit tablerase et le romantisme apparut dans tous les domaines de l'activité humaine.

Nous sommes convaincus que la Révolution espagnole aura l'honneur de réhabiliter les grandes règles de logique, d'harmonie et de rythme en y soumettant la vie de tous les jours.

La régulation de l'économique est le premier pas vers la libéra-

tion de l'homme. L'économie n'est saine que si l'esprit, la raison et le cœur en déterminent les conditions. Il n'est de véritable sentiment national sans une constante de solidarité entre les individus et les groupements. Une Nation qui saura faire prévaloir cette conception servira d'exemple aux autres nations et contribuera à une détente dans les rapports entre les différentes collectivités.

Vers le commandement unique?

Le colonel Rojo est nommé chef de l'Etat Major Central.

Le colonel Vicente Rojo, chef de l'Etat Major du Centre a quitté Madrid. Le départ de celui qui travailla inlassablement à la défense de Madrid ne laissera pas de causer un grand vide parmi nous. Nous n'en reconnaissons pas moins que le choix qu'on a fait du collaborateur dévoué du général Miaja comme chef de l'Etat-Major central nous paraît hautement justifié. Nul plus que lui ne méritait une telle confiance et une telle distinction. Nous sommes convaincus qu'au poste dont il a pris possession, Rojo saura porter à sa plus haute expression l'effort sublime du peuple espagnol et qu'il saura faire valoir que les combattants de Madrid ont droit à une aide décisive qui leur permette de chasser définitivement le fascisme des portes de la cité héroïque.

Nous sommes persuadés que Rojo apportera, au poste auquel il a été élevé, la même énergie et la même intelligence qu'il ne cessa de déployer sur le front du centre. De son talent dépend l'avenir de notre armée. Et nous ne voulons pas laisser passer l'occasion que nous offre sa promotion pour faire allusion à un problème qui nous tient fort à coeur.

Il est grand temps que le commandement unique devienne une réalité, mais une réalité indépendante des immixtions

des partis et des intérêts particuliers. Il faut que le commandement conserve toute liberté d'action en ce qui concerne la direction des opérations, la répartition des forces sans que personne ne soit autorisé à peser sur ses décisions en dehors des conseillers officiellement désignés à cet effet.

Tout ce qui existe et doit servir à abattre le fascisme appartient aux espagnols. Ce sont eux qui doivent déléguer leurs techniciens, les chefs de l'Armée populaire, de sorte qu'ils agissent selon les nécessités de notre cause.

Il ne suffit pas de réclamer publiquement l'instauration du commandement unique. Il faut y contribuer sincèrement, sans restrictions d'aucune sorte.

Nous faisons le voeu que ce soit la première victoire que nous offre le nouveau chef de l'Etat-Major et que, grâce à lui, le commandement unique soit établi dans toute son acception.

Nous souhaitons que ce soit la première «bataille» qu'il remporte à titre de récompense pour le labeur gigantesque qu'il a réalisé sur le front de Madrid, où l'héroïsme du peuple n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur par ceux qui ignoraient tout de sa psychologie et n'ont pas réagi avec toute l'humanité et la sincérité désirables en présence d'un esprit de sacrifice digne des plus grandes épopées.

La décomposition du fascisme espagnol

Le fascisme n'avait jamais connu des moments si difficiles que ceux qu'il traverse actuellement.

Les luttes intestines prennent un caractère de plus en plus aigu. La haine qui oppose les requetés aux phalangistes aboutit généralement à des chocs violents et les discussions qui surgissent entre eux se terminent à coups de revolvers.

Le décret de Franco paru récemment et ordonnant la fusion de tous les partis en un seul n'a fait que provoquer une recrudescence des frictions existant entre les deux formations rivales. Franco n'est qu'un automate aux mains du cléricalisme et il obéit à son maître qui favorise les requetés et essaye de déplacer les phalangistes en leur faveur.

Cette attitude ne décourage pas les membres de Phalange espagnole. Ils se livrèrent à une série de manoeuvres sourdes et projetèrent de renverser Franco par un coup d'audace pour mettre à sa place leur chef suprême Manuel Hedilla.

Le complot fut découvert et, depuis lors, les persécutions contre les affiliés de P. E. s'accroissent chaque jour davantage.

En présence de l'échec de ses projets, Manuel Hedilla prit la fuite. On dit qu'il serait parvenu à se réfugier au Portugal. Mais le chef de la section de Phalange en Andalousie fut moins heureux. Arrêté, il fut jugé et condamné à mort. Il fut exécuté à Seville le 14 mai dernier.

Ces faits nous prouvent que la considération dont jouissait Franco au début du soulèvement s'est évaporée.

Si Phalange devait persister dans son offensive contre Franco et les requetés, la résistance des factieux deviendrait impossible.

Franco a échoué comme chef de la Rébellion. L'affaissement de l'arrière, chez les factieux, produirait automatiquement l'écroulement de tous leurs fronts.

L'indomptable



MENSONGES et VERITES



SOLIDARIDAD OBRERA proteste contre les excès auxquels on invite les syndicats.

La Confédération Nationale du Travail estime qu'il est indispensable de maintenir le bloc antifasciste et d'accorder à chaque secteur la représentation que lui revient. Mais nous ne sommes pas disposés à servir de pantin à un parti qui se réclame indûment de l'aide que nous a accordée un peuple frère.

Les militants de l'anarchosyndicalisme ne s'opposent pas aux partis politiques de classe. Tout au contraire ce sont certains qui prétendent s'opposer aux syndicats parce que ceux-ci se refusent à se plier à une politique exotique n'ayant rien de commun avec l'esprit et les aspirations du peuple.

Nous ne mettons aucune animosité à reproduire ces lignes qui résument à merveille un des problèmes les plus importants de l'heure présente.

Si nous insistons, ce n'est certainement pas pour blesser certaines susceptibilités, mais bien parce que nous ne désespérons pas qu'à force de parler le langage de la raison nous ne parvenions à nous faire entendre, pour le plus grand bien de la paix intérieure et de la cause commune.

Il ne manque pas de gens poursuivant obstinément la quadrature du cercle. Mais en politique, ce genre d'obstination entraîne souvent de graves conséquences. C'est ce que nous voudrions empêcher. De notre victoire dépend l'avenir de l'Europe. Nous ne croyons pas que le nez de Cléopâtre ait eu une si grande influence sur le cours de l'Histoire qu'on a prétendu. Mais nous sommes convaincus que le manque de flair de quelques personnages haut-placés pourrait nous conduire tous à l'abîme.

NOSOTROS publie une proclamation lapidaire et explicite de Mariano R. Vázquez, secrétaire du Comité National de la C. N. T.

Crier fort trahit toujours la crainte et la lâcheté. Les forts ne crient pas, pas plus qu'ils ne perdent leur temps en vaines menaces. Surs d'eux mêmes, ils se taisent, ils rient, méprisant les eunuques qu'ils trouvent sur leur chemin. Ils vont droit devant eux, droit au but.

En ces moments de grande complexité, nombreux sont ceux qui ont besoin de l'apprendre. La victoire appartiendra à ceux qui travaillent le plus, à ceux qui font preuve d'un plus grand bon-sens, d'une plus grande capacité constructive.

Le peuple ne suit pas les brailards, nous ne nous lasserons pas de le répéter. Il ne reconnaît que les constructeurs, les réalisateurs. C'est pourquoi la C. N. T. et l'anarchisme conscient se sont enracinés si profondément dans les masses populaires ibériques...

Il ne s'agit pas d'assertions gratuites mais de faits qui se dégagent de l'expérience et de l'Histoire. Et nous les notons avec la plus grande sérénité. Ce qui ne représente ni ne signifie rien ne saurait revêtir aucune importance à nos yeux. Nous restons sur la brèche, obstinés à ordonner et à travailler...

Cependant, les «chefs indiscutés» d'inexistants partis de «masses» gaspillent leur salive et leur encre. Le papier, l'encre et la salive s'épuiseront et les

aémagogues finiront bien par être desarçonnés, tandis que ceux qui auront travaillé riront à leur aise.

Les conservateurs défenseurs acharnés de la propriété n'en sont pas moins d'habiles spécialistes de l'appropriation. C'est ainsi que «ADELANTE» se voit offrir l'occasion de fixer des limites de prérogatives et d'influence qu'un certain parti néglige trop souvent de prendre en considération, plus soucieux de maintenir des bornes territoriales et mentales que de borner ses appétits:

"Notre U. G. T... La masse de "notre" U. G. T... Les Fédérations de "notre" U. G. T.... Aucun parti ne s'était jamais permis une appropriation aussi catégorique de ce qui ne lui appartient pas. Pas même le Parti Socialiste, qui assiste à la naissance de l'U. G. T.—vice versa—et qui partagea avec elle les plus grands dangers et remporta les plus grands victoires, quoique le Parti souvent ait fait siennes les décisions de l'organisation syndicale qui, en revanche, adopta souvent les décisions du Parti. Et les autres Partis encore moins, puisqu'il est bien entendu que l'U. G. T. est ouverte à tous les travailleurs indistinctement quelle que soit la doctrine dont ils se réclament..."

Qu'on écrive clairement ce que on ambitionne: que l'on remette les leviers de commande de l'U. G. T. au Parti Communiste. Pas vrai?"

ABONNEMENTS

FRANCE ET BELGIQUE:

Trois mois: 4.20 fr.

Six mois: 8.00 fr.

Un an: 16.00 fr.

(argent français)

Adressez les souscriptions aux:

MESSAGERIES PARISIENNES

28, rue de Saint-Quentin

PARIS (10ème.)

AU CAMARADE LARGO CABALLERO



1^{ère} année - Hebdomadaire - N.º21

Les détours souvent imprévus des révolutions, leurs flux et leurs reflux donnent lieu à l'apparition d'hommes dont le dynamisme concorde avec celui des masses et les font se tendre en vue d'un nouveau bond en avant. Il ne s'agit nullement d'un phénomène messianique. Ces hommes n'apparaissent pas au hasard au cours des grandes convulsions révolutionnaires, dont ils sont, pour ainsi dire, l'expression naturelle.

Ils expriment la pensée profonde du peuple et en synthétisent la physionomie générale. Ils possèdent la fine intuition d'un Ascaso, l'expression rude et plébéienne d'un Durruti, l'obstination simple et héroïque d'un Cyprien Mera.

Ces hommes n'ont rien du type classique du chef. Dans le commandement militaire et politique, ils conservent leurs consciences et leur simplicité d'hommes du peuple.

A la veille des révolutions, quand l'atmosphère est déjà lourde de présages, que les jours sont déjà obscurs et incertains, c'est alors que leur personnalité commence à se dessiner. C'est alors qu'ils commencent à s'affirmer et, dans la montée révolutionnaire, ils synthétisent les aspirations les plus aigues du peuple.

Et c'est à ce titre que le peuple les reconnaît et se reconnaît en eux. Leur capacité essentielle est de prendre leurs inspirations au plus profond des

couches populaires. Leur fidélité au peuple tient à ce qu'ils en sont issus.

L'identification est si étendue et si profonde qu'ils n'hésitent pas à exposer leur vie à la première occasion, sur la barricade, comme Ascaso, ou ils descendent au tombeau accompagnés des larmes de toutes les mères, comme ce fut le cas de Durruti. Ou, comme Mera, ou Mora, dont tant de frères semblables à eux travaillent dans les usines ou occupent la place d'un simple soldat dans les rangs d'une division.

Nous ne dirons pas d'eux que ce sont des chefs. Ces hommes finissent toujours pas retrouver leur chemin et revenir à leur point de départ. Aux moments les plus critiques pour la révolution, quand toutes les forces embusquées de la réaction menacent de balayer les conquêtes du peuple, leur attachement constant au peuple les fait retourner aux prémices de la révolution et ils se remettent à parler le langage du Comité de Fabrique.

Une fois de plus, ils se révèlent comme la personnification de l'instinct de toute une classe.

Des hommes comme ceux-là il y en a des milliers en Catalogne, dans le Levant, en Castille, et aux Asturies. Beaucoup sont connus et ont été intégrés à la légende populaire et héroïque de ces dix mois de passion prolétarienne. Certains ont provoqué une ferveur dont seule peut

être capable une classe qui a fait preuve soudain, d'une vitalité débordante insoupçonnée de tous. A nos yeux, ces hommes n'ont acquis d'autre prérogative que d'édifier les idées et les songes pré-révolutionnaires.

Leur voix a le même diapason que la Nôtre. Leur langage est le langage expressif de la réunion publique. Ils sont unis à nous par l'héroïsme et les luttes de la classe ouvrière et il leur est impossible de nous démentir.

Le prolétariat espagnol n'a pas suivi ses délégués au sein des ministères classiques de la vieille bourgeoisie internationale. Le prolétariat espagnol subsiste aux parapets et dans les fabriques. Le peuple ne se trompe pas et se refuse à être trompé. Il n'est pas possible que les hommes de la classe ouvrière observent le silence habituel aux crises ministérielles. Si nous avons été trompés, trahis ou encerclés, que nos délégués se rappellent que le prolétariat n'est pas l'Etat, ni la diplomatie ni la politique. Souvenons-nous que nous sommes les ouvriers et les soldats de l'Espagne ouvrière et antifasciste.

Camarade Largo Caballero, les ouvriers de l'U. G. T. demandent qu'un camarade prenne place dans leurs rangs. Ils veulent qu'on élève la voix. Le prolétariat espagnol n'oublie pas les serments d'Oviedo et de Málaga, les serments prononcés à la veille de notre fraternisation.